

Cinémémoire.ch

Une histoire orale du cinéma suisse

La production en Suisse romande à l'époque du « nouveau cinéma » (années 1960-70),
télévision et réseaux

Entretien avec Freddy Buache

Lausanne, le 15 janvier 2011

Questions : Marthe Porret et Laurence Gogniat

- 1. Découverte du cinéma, rencontre avec Langlois**
- 2. Les ciné-clubs**
- 3. Le Ciné-club de Lausanne et les débuts de la Cinémathèque**
- 4. Récolter les films, les conserver**
- 5. Cinémathèque suisse et Nouveau cinéma suisse**
- 6. Festival de Locarno**
- 7. Cinéma suisse au Festival de Locarno**
- 8. Freddy Buache et les cinéastes suisses**
- 9. Festival de Cannes**
- 10. Les choix de programmation et le travail à la Cinémathèque**
- 11. Situation financière et emplacement de la Cinémathèque ; le cas du Ciné journal suisse**
- 12. Emplacement de la Cinémathèque : Penthaz**
- 13. Les commissions à Berne ou Dépôt à la Cinémathèque des films subventionnés par la Confédération**
- 14. Critères d'attribution des primes au sein de la Commission de Berne**
- 15. Journées cinématographiques de Soleure**
- 16. Perspectives**

1. Découverte du cinéma, rencontre avec Langlois

L. G. *Nous sommes le 15 janvier 2011 et vous nous recevez chez vous, Freddy Buache, à Lausanne. Je vous propose qu'on ne revienne pas en détails sur votre enfance, je rappelle juste en quelques mots que vous êtes né en 1924 à Villars-Mendraz...*

Eh oui !

L. G. *Oui, 86 ans. Vous venez d'un milieu plutôt modeste, vos parents sont cafetiers dans le village. Dès 1933, la famille déménage à Lausanne.*

Exact.

L. G. *A partir de là, vous faites des études secondaires au collège...*

Voilà...

L. G. *Et j'aimerais qu'on passe directement au moment où, après la guerre, se crée à Lausanne un ciné-club dont vous n'êtes pas tout à fait le fondateur, mais vous avez des liens avec Claude Emery et René Favre...*

Exact.

L. G. *Racontez-nous un petit peu...*

Je dois dire quand même un mot... pendant la guerre, à Lausanne, pour quelqu'un de ma génération, il y avait peu de spectacles possibles. Il y avait un peu le théâtre parce que le Théâtre municipal possédait une troupe, mais il y avait le cinéma. Et surtout le cinéma français, un peu de cinéma allemand. Mais quand même, le cinéma français ! Et finalement, en dépit des travaux de divers ordres que je faisais, j'ai été beaucoup au cinéma. Avec des amis, on allait regarder beaucoup de films français et on parlait des acteurs qu'on voyait. Enfin, on parlait beaucoup de cinéma. A ce moment-là, en 1943, j'ai vu *Lumière d'été*, un film de Jean Grémillon, qui m'avait fait une grande impression, j'ai été le voir plusieurs fois. J'ai découvert – 1943 – que le dialogue était de Jacques Prévert. C'était avant même l'arrivée de *Paroles*. Donc voilà, je connaissais assez bien le cinéma. J'allais beaucoup au théâtre. Le théâtre était encore meilleur marché [Freddy Buache rit]. On pouvait aller au balcon, ça ne coûtait pas cher. Je m'arrangeais de temps à autre pour voir les gens qui étaient là, qui jouaient sur la scène, je connaissais quelqu'un qui faisait les décors au théâtre. Et donc un jour, j'ai rencontré Roger Blin. Pour moi, ça a été important parce que Roger Blin, je ne savais pas qui c'était. Je ne connaissais pas le surréalisme, rien du tout. Mais c'est un type qui m'avait beaucoup frappé et c'est quelqu'un que j'ai retrouvé après, qui m'aura fait découvrir Antonin Artaud, etc. Donc là, au moment de l'ouverture du Ciné-Club, j'avais quelques connaissances, et puis j'avais rencontré Henri Langlois parce que j'étais allé voir l'exposition de la Cinémathèque française au Palais de Rumine¹. A la fin de la séance², j'étais tout seul d'ailleurs, absolument tout seul, il m'a mis la main sur l'épaule et il m'a dit : « Allons boire un

¹ *Images du cinéma français*, exposition de la Cinémathèque française au Palais de Rumine à Lausanne, septembre-octobre 1945.

² Des films étaient projetés dans le cadre de cette exposition.

verre ! » Puis il m'a dit : « Ce soir, il y a un film muet réalisé par le président de la Cinémathèque française qui s'appelle Jean Grémillon ! » Alors du coup, je me suis retrouvé avec Langlois et Grémillon. J'avais l'impression en voyant Grémillon de rencontrer – d'ailleurs ce qui était vrai – un énorme cinéaste français, qui n'est pas assez bien connu de nos jours. Et Langlois m'a dit : « J'ai rencontré des garçons comme vous qui devraient normalement se mettre ensemble pour faire un ciné-club. » Et il m'a donné les adresses, j'ai pris contact à ce moment-là avec Claude Emery, Neuchâtelois qui était à Lausanne, et René Favre, et quelques autres d'ailleurs. Là, on a décidé qu'on créerait le Ciné-Club de Lausanne.

2. Les ciné-clubs

L. G. *Quelle importance avaient ces ciné-clubs à l'époque, à la sortie de la guerre ?*

Ça n'en avait aucune pour le moment, c'était le premier ciné-club. A la fin de la guerre, c'était le premier moyen de redécouvrir des films anciens par exemple. Comme j'avais une activité qui allait de ne rien faire à m'intéresser à l'art, un peu de tout, j'avais sur eux (Claude Emery et René Favre) un énorme avantage, c'était de ne pas avoir d'obligation de travail. Eux, ils travaillaient. Je dois dire aussi qu'ils étaient syndiqués, pas moi [Freddy Buache rit], ils étaient syndiqués et ils travaillaient à la Poste. Il faut vraiment que je dise qu'à cette époque, la fin de la guerre, les syndiqués étaient populistes, forcément. N'oubliez pas qu'il y avait trois municipaux populistes dans la municipalité de Lausanne [il rit] ! A cette époque, ça paraissait normal. J'avais donc cet avantage de n'avoir pas de travail particulier et on m'a dit : « Est-ce que tu n'irais pas à Paris ? » Or, je connaissais Paris parce qu'avant ça j'y avais déjà fait un voyage. Après j'ai pris contact avec Henri Langlois et finalement, c'est moi qui allais chercher les films. J'allais chercher les films à Paris, je les passais au Ciné-Club de Lausanne et puis d'autres ciné-clubs ont commencé à se créer un petit peu partout. Il y a eu, un an plus tard, le Ciné-club universitaire de Genève. Ça, c'est plus intéressant. Le Ciné-Club de Lausanne, c'était une manière de revoir des films. D'abord, c'était un public d'un certain âge, des gens qui avaient envie de revoir des films des années 1930, des films de Jean Renoir, etc. Et puis le Ciné-club universitaire de Lausanne n'existait pas encore tandis qu'à Genève, le recteur de l'Université, d'accord avec des gens comme Pierre Barde ou comme Alain Tanner, Claude Goretta, etc., avait décidé qu'on pourrait créer un ciné-club universitaire à Genève, c'est à dire aussi un ciné-club où on passerait des films anciens. Alors le Ciné-Club de Lausanne envoyait ses films à Genève. Ce qui est intéressant de savoir, c'est qu'il y avait des ciné-clubs partout : à Lausanne, il y avait le Ciné-Club, puis le Ciné-club universitaire, et après il y en a eu un à Renens, à Morges, à Rolle, à Nyon, enfin, il y en avait partout. C'était de gens qui, la guerre étant terminée, avaient envie de revoir des films anciens, qui se disaient : « Qu'est-ce que c'était le cinéma allemand des années 1925 ? Qu'est-ce que c'était un film de Marcel Carné des années d'avant-guerre ? etc. »

L.G. *Alors comment fonctionnent ces ciné-clubs ? Ils sont subventionnés ? Celui de Lausanne ?*

Pas du tout. Il n'y a absolument aucune organisation. Simplement, à un moment donné, les ciné-clubs ont décidé qu'ils se regrouperaient comme Association suisse des ciné-clubs pour faire venir des films, n'est-ce pas ? Parce que quand je prenais des films à la Cinémathèque française, je les faisais venir, c'était très compliqué. C'était extrêmement compliqué ! Il fallait faire des papiers, etc. On importait ça comme si c'était un matériel explosif : « Qu'est-ce que c'est ? Pourquoi ? », etc., alors on signait tout ça. Une fois que les

films étaient là, on les distribuait un peu partout. Mais il n'y avait aucune organisation. Sur le plan fédéral, il y avait simplement la Chambre suisse du cinéma. La Chambre suisse du cinéma, c'était un monsieur qui contrôlait en fait l'entrée des films en Suisse. C'est tout, il ne faisait que ça. Mais il ne s'intéressait pas non plus à quels étaient ces films, pourquoi ça venait, etc. Il y avait les commissions de censure qui commençaient à bouger : « Pourquoi ils veulent passer tel film ? Là, on ne doit pas le passer ! » A ce moment-là par exemple, *Zéro de conduite* était interdit, *L'Opéra de quat'sous* était interdit, etc. Alors on se battait pour aller contre les censures. Bon, mais il n'y avait pas d'organisation, sauf qu'il y a eu cette loi : le peuple a répondu « oui »³ et cela devait donner naissance à une loi qui a été créée en 1963. Donc avant 1963, il n'y a aucune organisation d'aucun ordre. Cette idée qu'une loi doit se mettre en place, ce sont plutôt des gens comme Alain Tanner ou Claude Goretta qui se sont battus pour cela, parce qu'il y avait un truc de... [Freddy Buache rit], avec les Suisses allemands. Les Suisses allemands disaient : « Que la Suisse fasse une loi sur le cinéma, c'est très bien, mais c'est une loi qui doit permettre d'aider la réalisation de documentaires : *Dokumentarfilm* ! » Et nous on disait : « On veut faire des films de fiction ! » « Ah non, l'Etat ne peut pas donner de l'argent pour faire des films de fiction... »

3. Le Ciné-club de Lausanne et les débuts de la Cinémathèque

Quand on a créé le Ciné-club de Lausanne...

M. P. *C'était en quelle année ?*

Le Ciné-club a été créé en 1946 et la première séance a eu lieu, je crois, en automne 1946, ou janvier 1947, je ne sais pas⁴. Moi, à cette époque, il faut que je dise ça, je faisais plutôt du théâtre. On avait créé les *Faux Nez* avec Charles Apothéloz. Alors pendant qu'on était à Paris pour jouer les *Faux Nez*, bien entendu que j'allais à la Cinémathèque française. J'étais beaucoup mieux connu de Henri Langlois que Claude Emery et René Favre. Or, à ce moment-là, ils étaient plus importants dans le Ciné-Club de Lausanne. C'était eux qui organisaient ça, ils étaient un peu plus âgés que moi, deux, trois ans de plus que moi. Ils étaient syndiqués. C'était des types qui avaient une vraie activité, moi j'étais une espèce de poète qui passait tout droit. Mais je connaissais bien Langlois, ça c'est une chose. A ce moment-là, Langlois nous a dit : « Le Ciné-Club de Lausanne pourrait, évidemment, reprendre les Archives suisses du film », parce qu'elles avaient été créées à Bâle, également – curieusement mais c'est assez normal – par des gens de gauche et notamment par le directeur du Musée de Bâle qui s'appelait Georg Schmidt. C'était un type tout à fait extraordinaire et il avait une idée : il voulait faire, au Musée, ce que fera plus tard le MoMA (de New York), c'est à dire (mettre en avant) la photo et le cinéma, n'est-ce pas ? Et on lui a dit : « Vous, vous êtes un spécialiste pour acheter des Picasso, des Léger, etc. Laissez tomber avec le cinéma, ce n'est pas intéressant ! » Car à cette époque, ça n'intéressait personne, il ne faut pas oublier ça. Ça n'intéressait personne ! On disait : « C'est un truc pour amuser les gens, mais enfin ! ça n'a pas d'intérêt ! » Puis il y a eu des histoires politiques à Bâle, on lui a dit : « Occupez-vous du musée et pas des Archives suisses du film ! » Donc à la demande d'Emery, surtout

³ Le peuple se prononce en juillet 1958, acceptant un article constitutionnel 27ter qui autorise la Confédération à « légiférer en matière de cinéma » et « soutenir la Cinémathèque ».

⁴ La première séance du Ciné-Club de Lausanne a eu lieu le 28 octobre 1946 à la Maison du Peuple. Voir *Freddy Buache. Derrière l'écran : entretiens avec Christophe Gallaz et Jean-François Amiguet*, Editions Payot Lausanne, 1995, p. 48

d'Emery, on a décidé de leur dire, à Bâle – il y avait Georg Schmidt mais il y avait aussi un type qui s'appelait Peter Bächlin, qui écrivait déjà un peu sur le cinéma : « Ecoutez, on va essayer de créer une cinémathèque à Lausanne qui sera conduite par le Ciné-Club de Lausanne. » C'est Emery qui s'est occupé de ça.

L. G. *A Bâle, ils avaient déjà collecté des...*

Oh, ils n'avaient pas grand chose. Ils avaient 300 bobines. Ils avaient récupéré des choses et ils avaient fait un livre. Ils ont fait, pendant la guerre, un livre en allemand. Et ils ont laissé tomber, curieusement. Parce que je crois que la politique bâloise ne leur donnait pas les moyens de ce qu'ils avaient envie de faire. Moi, je les ai beaucoup vus après cette histoire. Ils regrettaient mille fois d'avoir fait ça. Bâle a toujours regretté de ne pas avoir gardé la Cinémathèque. Ça aurait dû se faire là !

L. G. *Et Lausanne alors ?*

Alors c'est arrivé à Lausanne. On est allé avec Claude Emery et René Favre, avec un camion, deux camions je crois, des petits camions, pour ramasser des photos, quelques livres et quelques bobines. J'avais dit⁵ combien on a ramené : pas beaucoup. Et là on a dit : « On va créer une cinémathèque à l'intérieur du Ciné-Club : le Ciné-Club va créer la Cinémathèque. » Mais c'était extrêmement compliqué. Il n'y avait pas d'argent. A ce moment-là, comment est-ce qu'on peut faire ? Il fallait prendre deux ou trois personnes de la Ville, plus au moins connues. Ce qu'on a fait. Il y avait Albert Mermoud qui était à l'époque (fondateur de) la Guilde du livre, je ne sais pas si vous avez connu ça. C'était un truc très important, la Guilde du livre. C'était des livres reliés que les gens recevaient quatre fois par année. Ça avait une fonction culturelle énorme. Donc on a créé la Cinémathèque et à ce moment-là, Emery, qui était en même temps le président de la Fédération suisse des ciné-clubs, avait des problèmes avec des Suisses allemands. Il n'était pas très content, il avait un peu tendance à boire, quand il n'était pas content, et finalement il a un peu laissé tomber. Moi, je me suis occupé de la Cinémathèque en 1950, quand on a dit : « Comment est-ce qu'on peut essayer de faire connaître cette drôle d'histoire qu'est une Cinémathèque ? » Et avec Favre, avec d'autres, on a essayé d'organiser un truc, et c'est là qu'on a décidé de faire un bal. On a fait un grand bal. A ce moment-là, j'avais dit : « Bon, si on fait un bal, admettons, parce qu'on aura peut-être un peu d'argent qui sera récolté par ce moyen... mais il faudrait quand même qu'on fasse quelque chose de très important. Il faut qu'on ait quelqu'un. » Alors on avait pris contact avec Unifrance Films, qui existait déjà à la fin de la guerre, pour avoir deux ou trois vedettes, Daniel Gélin, des gens comme ça. Et puis j'ai dit à Emery, probablement suite à des discussions que j'avais déjà eues avec la Cinémathèque française : « Il faut faire venir quelqu'un d'important, il faut faire venir Erich von Stroheim. » Parce qu'il me semblait que Stroheim représentait justement ce qu'on voulait faire au Ciné-club, c'est à dire montrer des films muets ou des films d'avant-guerre mais qui étaient faits par des grands metteurs en scène. On a été voir Stroheim qui a dit qu'il était d'accord. Et il est venu. Il est donc venu à Lausanne. Il est venu au bal. C'est encore Emery qui s'est occupé de lui. J'étais aussi là, je l'ai aussi vu. On avait déjà mille problèmes, mais vous ne pouvez pas imaginer ! On voulait passer *Les Rapaces*. Henri Langlois m'a dit : « Je te prête *Les Rapaces*. » On a reçu *Les Rapaces* et après on a dit : « Il faut qu'on trouve une salle ! » Car entre deux, on donnait les

⁵ Freddy Buache a expliqué cela dans l'entretien fait avec Gallaz et Amiguet (réf. ci-dessus). La précision est celle-ci : « 19 mai 1949, transport du matériel (deux camions) de Bâle à Lausanne. »

films du Ciné-Club à la Maison du Peuple mais celle-ci donnait des signes de fatigue et donc on a cherché des salles. Personne – personne ! – n’a voulu nous prêter une salle ! Donc à ce moment-là, j’avais pris contact avec un monsieur qui s’appelait Jean Brocher, lequel Brocher passait des films dans les églises. Il faisait de la culture religieuse [Freddy Buache rit] avec des films qu’il avait fait lui-même...

M. P. *Jean Brocher ?*

Jean Brocher. Et il m’a dit : « Je pourrais passer le film *Les Rapaces*. » On a pris contact avec l’Université pour avoir l’aula. « Mais moi, je ne peux passer que des bobines de 300 mètres avec (ma) machine, donc ça va prendre du temps. » Et donc j’ai dû – c’est moi qui ai dû – dire à Stroheim : « Ecoutez, nous passerons le film à l’aula de l’Université. Il y a un petit malheur, c’est qu’après 300 mètres – c’est un film très long... – [Freddy Buache rit], il y aura un arrêt puis on changera de bobine et on recommencera. » Il a dit : « Oh, je ferai des discours entre deux ! » Et donc il a fait ça, c’était une soirée extraordinaire, une soirée tout à fait extraordinaire ! Mais c’était pour vous dire qu’il n’y avait personne, à Lausanne. Personne ! Ils disaient : « Qu’est-ce que c’est que ces histoires de ciné-clubs ? Pourquoi ils font ça ? Il y a des cinémas, les gens n’ont qu’à payer leur ticket, etc. On n’a pas à s’occuper de ça ! » Tous les directeurs de salle étaient contre nous, ça c’est évident. Donc après, on a eu mille problèmes pour s’en sortir. Bref. Comme Claude Emery avait quelques difficultés dans sa vie, à un moment donné je lui ai dit : « Moi, je peux quand même m’occuper de prendre les films à Paris, de les mettre en Suisse, les envoyer à Lucerne, à Zurich, à Bâle, où il y a des ciné-clubs », et c’est moi qui me suis occupé de ça. Lui, il a disparu complètement. On ne l’a plus revu. Alors c’est moi qui ai repris la chose. Je n’étais pas là le jour de la fondation de la Cinémathèque qui avait été faite à la Guilde du livre. Et beaucoup plus tard, je crois deux, trois ou quatre ans plus tard, un nouveau président de la Cinémathèque, Monsieur Marcel Lavanchy, m’a dit : « J’ai relu les statuts de la Cinémathèque, d’après moi, tu peux encore en signer l’acte de fondation. » Parce que, je ne sais pas, il y avait un certain nombre d’années où on le pouvait. Alors j’ai signé ça. Je dis ça parce qu’après coup, on a dit : « Il n’est pas à... » C’est vrai que je n’étais pas à la fondation. Mais enfin, je me suis occupé de ça, d’ailleurs je me suis occupé aussi du bal en 1950 : là, je m’étais occupé de ce film (*Les Rapaces*).

4. Récolter les films, les conserver

M. P. *Vous parlez de la fondation mais c’est une « Association Cinémathèque suisse » qui a été créée en 1948 ?*

C’était une Association Cinémathèque suisse. Et alors je me suis occupé de ça. J’avais un petit bureau qui m’était donné grâce à René Favre par le directeur des écoles. Il était popiste [Freddy Buache rit] et il m’avait dit : « Si vous n’avez pas de bureau, je vais vous en donner un. » J’avais un bureau grand comme un tiers de ma chambre [il désigne sa chambre dans laquelle nous nous trouvons], j’avais une table et un téléphone. Mais là, qu’est-ce que je faisais ? Je transportais les films. Je disais aux types : « Je vous envoie tel film à Zurich, etc. » Parce qu’en même temps, je faisais un petit journal littéraire et artistique. J’avais l’intention que ça devienne le journal des ciné-clubs romands. Je n’ai jamais réussi à les mettre en ordre pour qu’on fasse ça. C’est à dire que je voulais annoncer toutes les séances dans mon journal. Ça, je n’ai jamais pu le faire, mais j’ai quand même fait ce journal qui s’appelait *Carreau*, je l’ai fait pendant 50 ou 60 numéros. Je parlais un peu des choses à la mode, de la nouvelle sculpture, de la nouvelle peinture, de la nouvelle poésie, etc., avec des jeunes gens qui avaient

mon âge. Enfin voilà, c'est ça que j'ai fait. En même temps, comme je m'occupais de peinture, c'est assez curieux, le président du Ciné-club de Fribourg qui était en même temps président d'une organisation bizarre qui s'appelait L'Œuvre – L'Œuvre avait été créée au début du siècle par Corbusier et des gens qui faisaient de l'architecture, de la décoration, etc. – me dit : « Toi qui t'occupes aussi de peinture, je te signale que le secrétaire de L'Œuvre prend sa retraite et que nous avons deux locaux derrière la cathédrale. Tu pourrais dire que tu deviens secrétaire de L'Œuvre, à ce moment-là, tu aurais les deux locaux. » Donc j'ai dit : « Je suis secrétaire de L'Œuvre ! », et j'ai passé la Cinémathèque dans ces deux locaux là-haut où pendant tout ce temps, si vous étiez venues – mais vous étiez trop jeunes – c'était écrit : « Œuvre – Cinémathèque suisse. » Il y avait toujours ce mot « Œuvre », et puis finalement je lui ai dit : « Ecoute, je ne suis pas fait pour être secrétaire de L'Œuvre. Faites faire ça par quelqu'un qui est un spécialiste », et j'ai gardé les locaux jusqu'au moment où on est venu à Mon-Repos⁶, c'est à dire en 1982.

M. P. *Mais il y a quelque chose que je ne comprends pas, c'est que finalement votre activité à la tête de la Cinémathèque suisse, c'était plutôt gérer le Ciné-Club de Lausanne ? J'ai l'impression que les deux se confondent...*

Oui, et les films. Parce que j'amenais des films de Paris. Les premiers que j'ai amenés, c'était les (films de) René Clair sûrement. Après je disais : « Il y a des ciné-clubs partout qui veulent voir des films de René Clair », alors je prenais les téléphones et je disais : « Voilà, je vous loue ce film, etc. », car je les louais, et je me suis occupé de tous les ciné-clubs suisses.

M. P. *Par contre, le pan Cinémathèque suisse lui-même, autrement dit les bobines qui étaient là, ce n'était pas encore une activité...*

Si, parce que j'ai commencé ça tout de suite, en 1952. Claude Emery avait disparu, j'étais tout seul. J'ai vu que ça me prenait du temps, je faisais mon petit journal, j'envoyais les films. Henri Langlois, avec qui j'avais d'ailleurs été une fois à Londres, m'avait dit, quand il a su que je m'occupais de la Cinémathèque : « Le travail que tu dois faire à la Cinémathèque, c'est de toute façon maintenant aller trouver les producteurs pour récupérer les négatifs, pour récupérer les copies aussi. Et écoute : occupe-toi du cinéma suisse, d'abord le cinéma suisse ! Parce que personne ne s'en occupe. Donc il faut que tu t'en occupes ! » Donc j'ai commencé à aller voir les producteurs, à ramasser les films, et là j'ai commencé à avoir pas mal de boulot.

L. G. *Les films se trouvaient chez les producteurs ?*

Oui car les producteurs... Oh vous savez, c'est assez compliqué de raconter ça. Les films, à l'époque, étaient des films nitrates, c'est à dire des films qui brûlaient. Bon. Les producteurs, une fois qu'ils avaient produit le film, le mettaient en distribution, pendant un certain temps. Le temps de distribution pouvait être prolongé si le film marchait, et à un moment donné, il était stoppé. Ils gardaient les copies mais ils n'en faisaient rien. La seule chose qu'ils pouvaient en faire, c'était les envoyer à la destruction. On les envoyait à la destruction parce qu'à cette époque, sur la pellicule [Freddy Buache rit], l'émulsion photographique, on pouvait la racler, et ensuite en tirer le sel. Il y avait du sel d'argent. On pouvait donc tirer le sel d'argent puis la copie était fichue, elle était raclée. Moi, j'ai commencé à leur dire : « N'envoyez pas vos films à la destruction ! »

⁶ Il s'agit en fait de Montbenon.

L. G. *Je les veux !*

« Mais donnez-les à la Cinémathèque ! » Alors c'était trouver la bonne façon de rencontrer les gens, etc.

5. Cinémathèque suisse et Nouveau cinéma suisse

L.G. *Assez rapidement, il n'y a pas seulement une volonté de collectionner les films mais aussi de créer une institution qui va pouvoir faire naître un nouveau cinéma suisse ?*

Non alors la première idée était de créer cette Cinémathèque, c'est à dire de conserver le matériel perdu, ou qu'on était en train de perdre, du cinéma suisse qui avait été fait jusqu'à ce moment-là. C'était toutes des copies nitrates, il ne faut pas oublier ça. Ce qui m'a donné un petit avantage parce que, quand je recevais les copies, je disais à la Ville : « Je ne sais pas où les mettre. » Et la Ville me donnait des locaux parce qu'ils avaient la trouille ! Parce que ça pouvait brûler ! Vous comprenez, il y a quand même eu quelques films qui ont brûlé un peu partout dans le monde à l'époque, donc on disait : « Woh ! » [Freddy Buache fait un geste de rejet] Alors voilà, j'ai commencé une activité où je récoltais des photos, je récoltais les vieux films, etc. Et puis j'avais une autre activité, je faisais de la critique de cinéma, je parlais de cinéma un peu partout. Il y a donc eu cette idée de récolter le matériel ancien du cinéma suisse en allant chercher les producteurs, les réalisateurs, des choses comme ça, et en même temps cette idée : c'est bien d'avoir une Cinémathèque qui conserve les choses ancienne mais qu'est-ce que le cinéma, si ce n'est une façon de parler de nous-mêmes avec un moyen nouveau ? Et j'ai fait deux conférences qui ont eu un énorme succès, qui étaient d'ailleurs créées par la *Gazette de Lausanne*, un journal libéral dont le président était Monsieur Frédéric Fauquex⁷ d'ailleurs [il rit], président du conseil d'administration de la *Gazette de Lausanne*. J'ai fait une conférence à l'Ecole polytechnique de Zurich pour dire : « Voilà la Cinémathèque, voilà ce qu'on fait, c'est bien, nous on garde le cinéma, mais maintenant il faut créer un cinéma ! » Ça, c'était une première idée. J'avais fait cette conférence à Lausanne et ça avait partout un grand succès parce que c'était dans le mouvement des esprits de l'époque. On sentait qu'il devait se passer quelque chose.

L.G. *A Zurich, vous l'avez faite en allemand ?*

Non, je l'ai faite en français. Et donc à ce moment-là, il s'est passé des choses différentes dans le domaine du cinéma. Jusqu'à cette époque-là, faire un film, c'était le faire en 35 mm, en négatif dont on tirait un positif. Et là, les temps ont un peu changé, on s'est rendu compte tout à coup que c'était possible de tourner avec des négatifs 16 mm, qu'il y avait des possibilités de faire ce qu'on appelle du *blow-up*, c'est à dire de faire monter en 35 mm des films en 16 mm. Enfin, c'était des choses techniques, comme la technique continue d'évoluer de nos jours. C'est à ce moment-là, finalement, qu'il y a eu cette première chose. Mais ce n'est pas par hasard... Il y avait la technique et puis il y avait aussi l'idée des femmes (la mouvance féministe) : la femme n'avait pas le droit de vote, vous voyez dans quel état on était ! Alors l'idée de dire : « On pourrait faire un petit film, des courts métrages, qu'on

⁷ Frédéric Fauquex fut tour à tour Syndic de Riex, conseiller national, puis conseiller aux Etats, Président du Conseil d'administration de la *Gazette de Lausanne* et Président de la Chambre suisse du cinéma (Freddy Buache, mail du 08.06.2011).

collerait l'un après l'autre, et ça fera *Quatre d'entre elles*. » Ça a été le premier grand film qui est sorti dans les cinémas.

L. G. *C'est là que vous avez rencontré Freddy Landry ?*

Je le connaissais déjà à cause des ciné-clubs. Je le connaissais parce que c'était un professeur qui s'intéressait au cinéma et qui parlait à ses élèves de cinéma. Mais ça c'était très rare. Je vous dis, l'Université ignorait ça totalement, les écoles ignoraient ça totalement. Personne – personne ! – ne savait qui était Murnau ! Aujourd'hui vous trouvez ça normal que les gens disent : « Ouais, Murnau, voilà un monsieur qui a fait du cinéma magnifique ! » Oui mais à l'époque les gens ne savaient pas ça, il fallait qu'ils voient ça au ciné-club pour découvrir que Murnau existait ! On parlait de zéro, de moins que zéro puisqu'au point de vue institutionnel, il n'y avait même pas un vague bureau pour nous rencontrer. Seulement, il y avait quand même beaucoup de gens qui avaient envie de parler de cinéma. Moi j'allais beaucoup à Locarno, j'allais déjà à Cannes, j'allais au cinéma tous les jours, j'écrivais, etc. On parlait beaucoup de cinéma. Et donc cette idée de faire du cinéma avec des tout petits moyens, c'est parti de cette première idée de Landry : tourner en 16 mm et faire le *blow-up*. En même temps, la télévision commence de se préparer. Il était question de l'établir, comme vous le savez, à Lausanne. On pensait faire les studios à la Sallaz, à l'époque on parlait de Lausanne. Après, il a été décidé de la faire à Genève. Et là, j'ai été mis en contact avec le premier directeur de la Télévision suisse (romande) qui était Monsieur René Schenker. Monsieur Schenker, qui ne connaissait pas très bien la chose qu'il devait diriger, il ne savait pas très bien dans quoi il entraît, m'a téléphoné. On s'est vu, je l'ai beaucoup vu à ce moment-là. Et mon idée qui revenait tout le temps, partout, c'était : il faut créer un cinéma suisse pour parler des problèmes suisses ! Comme on sème du blé pour récolter de la moisson, il faut maintenant semer des idées et créer des films !

L. G. *Vous voyiez en la télévision une possibilité de créer quelque chose ?*

Oui, la télévision, forcément, donnait au départ cette idée qu'il y aurait en tout cas une sortie possible des films. A ce moment-là, les gens faisaient surtout... la télévision passait des films qu'elle achetait à gauche à droite, mais il y avait déjà des gens qui travaillaient à la télé... par exemple Claude Goretta, avec Georges Haldas, avait fait un film d'après Tchekhov, n'est-ce pas, ils faisaient ce qu'on appelait des dramatiques. En général, ces dramatiques étaient faites dans des studios, etc. L'arrivée de Michel Soutter un peu plus tard... – il sera pris à la télé grâce à Goretta et à Alain Tanner... Soutter sera le premier à faire des dramatiques en plein air : sortir des studios pour aller faire des choses un peu autrement. Donc à ce moment-là, cette idée de faire ces films... pour la télévision, René Schenker a décidé qu'il allait faire ce qui était le plus simple, c'est à dire : « On vous laisse faire les films. Dites ce que vous avez envie de dire, je vous donne les moyens de le faire. Je vous laisse un peu de temps pour éventuellement distribuer le film dans les cinémas et après je le récupère dans mon cinéma⁸. » C'était tout à fait simple et ils ont tous travaillé pour ça aussi. Ça veut dire Tanner, Soutter, Goretta, c'était un peu les trois... il y en avait d'autres mais qui arrivaient un peu plus tard... aussi ceux que vous avez pris⁹, mais qui n'ont peut-être pas utilisé comme ça les moyens de force... Le premier grand film, à mon avis, là, était un film de Soutter (*La lune avec les dents*), avant *Charles mort ou vif*. Mais ça n'a pas eu de succès. Je l'avais passé à Locarno, ça a été un insuccès total. On disait : « C'est nul ! Le cinéma suisse est nul ! » Après

⁸ « ...je le récupère pour la Télévision. »

⁹ Les personnes qu'on interviewe dans le cadre du projet *Cinémémoire.ch*

est arrivé *Charles mort ou vif* qui a eu du succès à Cannes, alors on a commencé à dire : « Voilà... le cinéma suisse... » Mais enfin dans une idée générale répandue un peu partout : « Le cinéma suisse, c'est sinistre, c'est ennuyeux, etc. » Ce qui est tout à fait faux.

6. Festival de Locarno

L. G. *Vous avez évoqué le Festival de Locarno. J'aimerais bien savoir quels ont été vos premiers contacts avec ce festival et puis comment tout à coup vous vous êtes retrouvé codirecteur à Locarno ?*

[Freddy Buache rit.] Oui alors ça c'est assez drôle ! Je suis allé à Locarno très vite parce que...

L. G. *Comme spectateur ?*

Non, pas en 1946... Ça a commencé en 1946. D'ailleurs Locarno a commencé à Lugano [Freddy Buache rit]. Vous voyez, ce sont des choses étranges : le premier Festival de Locarno a eu lieu à Locarno.

L. G. *Lugano !*

Oui. Et après donc c'est arrivé à Locarno. J'y suis allé dans les années 1950, quand je commençais de m'occuper de la Cinémathèque. Je ne sais pas pourquoi je suis allé à Locarno. Parce que j'écrivais dans les journaux ou je ne sais pas quoi. J'y suis allé, j'ai rencontré les gens de Locarno et surtout Vinicio Beretta. Il s'occupait de radio, c'était un spécialiste de la cuisine italienne à la radio. Et il m'a dit : « Ecoute, toi, tu t'occupes de ramasser des films à la Cinémathèque. Ce qu'on pourrait faire à Locarno, ce serait, évidemment, de faire des rétrospectives ! Pas seulement passer des films... » A l'époque des débuts de Locarno, si vous regardez les films qu'on passait... il n'y avait pas de conseil... de gens qui décidaient ce qu'on prenait. On recevait les films que les pays envoyaient. La France envoyait deux films, l'Union soviétique envoyait deux films et on passait ça, comme ça. Tout ça était assez médiocre, il faut bien le dire, assez médiocre. Lui (Beretta), il avait quand même d'autres idées et il m'a dit : « On pourrait faire ça. » A ce même moment, Freddy Landry parlait du cinéma aussi dans son école. Un peu plus tard, il y aura cette idée de créer les Semaines d'étude cinématographique des gymnases. Ce sont des choses qui étaient « en train » un peu partout. Et j'ai fait, dans les années 1960, une grande exposition sur le cinéma suédois.

L. G. *Où ?*

A Locarno. Il y avait une grande photo de Mauritz Stiller, une grande photo de Victor Sjöström. C'était les grands metteurs en scène muets. Stiller qui est avec Greta Garbo, etc. J'avais fait une grande exposition, et un peu plus tard, je passerai en rétrospective à Locarno – alors qu'aucun film de Bergman n'avait encore passé en Suisse ! Aucun ! –, je ferai une grande rétrospective Bergman. Bergman sera connu plus tard. Donc je commençais à m'occuper des rétrospectives de Locarno, de rencontrer tous les gens de Locarno, j'étais bien avec les gens de Locarno. Et en 1962, je vous ai raconté que je suis allé avec Beretta... car on était tous les deux attaqués de gauche et de droite parce qu'on passait, aussi bien moi à la Cinémathèque que lui à Locarno, des films de l'Est. Il y avait le grand départ du cinéma tchèque et déjà quelques types qui commençaient en Union soviétique, bref. On disait : « Ce

sont des types qui sont politiquement incorrects. » Donc en 1962, tous les deux, on est allé voir Monsieur Hans-Peter Tschudi pour lui dire... 1962 : moi, j'avais été attaqué très violemment par les journaux suisses allemands, défendu par la presse suisse française qui a quand même dit : « Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? » J'ai été bien défendu par les journaux suisses français. Mais enfin... Et puis lui (Beretta) a été attaqué aussi et on lui a dit : « Qu'est-ce qu'on peut faire ? Pourquoi on nous attaque ? »

L. G. *A Monsieur Tschudi...*

« Qu'est-ce qu'on fait ? » A Tschudi.

L. G. *...conseiller fédéral.*

Et Tschudi nous a dit : « Ecoutez, espérons qu'on ne vas pas parler de vous et que la loi (sur le cinéma) passera comme ça. J'espère que... on va se débrouiller pour que ça passe. Si on ne parle pas de vous, ça va. » Moi j'avais un problème dans cette histoire parce qu'on m'avait révoqué de l'armée. C'était important parce que j'avais peur qu'un type de n'importe quel parti se lève et dise : « On va donner un coup de main à la Cinémathèque suisse mais je vous signale que le type qui s'en occupe vient d'être viré de l'armée ! » Je pensais que ça ne ferait pas très bonne impression, là-bas. Donc j'ai tout fait avec Monsieur Frédéric Fauquex – car il y avait Monsieur Fauquex tout le temps ! –, je lui ai dit : « Il faut qu'on me réintroduise dans l'armée ! » Alors on m'a réintroduit avant 1963. Au moment où ils ont voté la loi, j'étais remis dans l'armée et ils n'ont pas parlé de nous. Mais quand Beretta, en 1962-1963, a été devant son comité qui lui a dit : « Ecoutez, on n'est pas content de vous parce que vous faites trop de choses qui sont gênantes. On nous attaque. On n'aime pas qu'on nous attaque comme ça. Il faut quand même que vous changiez un peu votre programmation », alors il est allé – j'étais avec lui... C'était dans un hôtel de Locarno. J'étais avec lui et son comité a dit : « On va prendre une décision à votre sujet. » J'étais avec lui, il est rentré à ce moment-là et on lui a dit : « Ecoutez, on vient de vous licencier. » Voilà. C'était absolument imprévisible ! Il aurait pu changer un peu les choses. Non, ces gens décident de le liquider. Alors il est revenu vers moi, il m'a dit : « Ecoute, étant donné qu'on me liquide, moi j'ai encore du travail à la radio. Peut-être que tu pourrais t'occuper de ça ? » Et je lui ai dit : « Mais moi je ne veux pas m'occuper de ça si c'est simplement pour te remplacer parce que je trouve ça gênant. Je ne veux pas faire ça. C'est contraire à ma morale. Ma morale n'est pas de rester pour te remplacer. » Et il m'a dit : « Mais écoute, je crois que ce serait quand même mieux parce que finalement, ce n'est pas gênant, etc. » Et donc je me suis retrouvé (à la tête du Festival de Locarno) avec Sandro Bianchoni, professeur de littérature italienne à l'Ecole Normale de Locarno, qu'ils avaient aussi nommé.

L. G. *Dès 1963 ? Tout de suite ? Un petit peu plus tard...*

1964.

L. G. *1964 ?*

Oui, c'était pour le Festival de 1964.

L. G. *D'accord.*

C'est ça. Alors Bianchoni m'a dit : « Je m'occuperai des affaires du moment, etc., mais

enfin il faut que tu t'occupes un peu de faire le festival. » A ce moment-là, ce qui pourra vous intéresser c'est que le Festival de Locarno représentait... – il n'y avait pas d'autre festival, il n'y avait pas Soleure, il n'y avait rien d'autre en Suisse – Locarno représentait quelque chose de très important, pour quelqu'un comme moi mais aussi pour Landry par exemple, parce que c'était une façon de mettre les jeunes en contact avec le cinéma. Le cinéma, avec des vieilles personnes, ça va, mais il fallait un peu faire du cinéma pour mettre les jeunes dans le coup. Et donc je me suis occupé du Festival pendant, je pense, deux ou trois ans et en 1967, j'ai dit au comité de Locarno... vous savez, on tirait des choses impossibles, ces comités, enfin, c'était affreux ! Je leur ai dit : « Ecoutez, moi je pense qu'il faut faire de Locarno un festival pour les jeunes ! Donc... » – je m'étais mis d'accord avec Bianchoni – « on va utiliser les vacances de la fin de l'automne. On va transformer l'Ecole Normale en lits, faire une espèce de truc complètement militaire, et on fera venir beaucoup de jeunes, là. »

L. G. « *Et on déplace le Festival début octobre.* »

« Et on déplace le Festival à septembre 1968. » Bon ça, ça avait tout à fait bien marché. Mais ces gens n'étaient pas tellement d'accord parce que le comité du Festival disait : « Oui mais quand même, il faut avoir une vedette. » « Les vedettes ne nous intéressent pas. Ce qui nous intéresse, ce sont des metteurs en scène, avoir des jeunes metteurs en scène, des gens qui travaillent. » Alors bon, enfin, ils ont dit : « D'accord. » Alors là, il y a eu un malheur terrifiant, c'est que le jour où j'ai commencé à faire ce « festival nouveau »... j'avais fait un jury fantastique, tout ça était parfait... le jour avant, je reçois un téléphone de Zurich. C'était Jiri Menzel, qui était du jury, qui me dit : « Je ne viens pas à Locarno – il était à Zurich – parce que je ne veux pas aller saluer les salauds qui sont en train de foutre des bombes à Prague, les Allemands de l'Est, les Hongrois, etc. » Le soir, les gens sont arrivés, je voulais aller dans la salle et je vois le chef de la police de Locarno qui me dit : « Vous savez, vous ne pouvez pas entrer parce que la salle est occupée. » Le coup de Cannes, exactement, c'était le coup de Cannes. Alors je dis : « Ah bon, pourquoi ? » C'est vrai, les types étaient là, ils râlaient comme des fous, ils criaient. Beaucoup de types, beaucoup d'étudiants de Milan, qui étaient là avec des drapeaux, des écharpes rouges. « En avant ! » Ils chantaient l'Internationale et tout ça. Et puis le type me dit : « Si vous voulez, je vous liquide tout ça ! » « Oh », j'ai dit, « on les laisse aller ! » Puis toute la nuit il y a eu des histoires. J'ai été crier à un moment donné, parce qu'en même temps, c'était drôle, dans un hôtel à côté, il y avait une fête du champagne. Ces types criaient là, sur le cinéma, mais ils ne criaient pas à la fête du champagne ! Ils disaient : « Il ne faut pas passer les films ici, il faut aller les passer pour les ouvriers de la fabrique de linoléum... » [Freddy Buache rigole] J'ai dit : « Ecoutez, vous nous faites rire ! » Et le lendemain matin, j'ai dit : « Dans ces conditions, on laisse tomber le festival. » Mais pendant la nuit, j'ai eu un coup de téléphone. J'ai eu un coup de téléphone ! Et qui c'était ? C'était Jean-Luc Godard ! Godard qui avait été l'homme de Cannes. Ce n'était pas uniquement l'homme de Cannes, parce qu'à Cannes tout le monde avait crié...

L. G. *En 1968 ?*

Oui, mais c'était la même année. C'était septembre 1968.

L. G. *Automne 1968.*

Voilà. Et il me dit : « J'arrive ! » Il y avait une raison à ça aussi, c'est que dans le jury, il y avait un ami à lui, un gars qui écrivait dans le *Nouvel Observateur*. Il arrive, et le lendemain matin j'ai dit aux gens : « Ceux qui sont invités, tous ceux qui ont des cartes et tout

ça : on va fermer le cinéma. Vous reprenez vos trains, vous rentrez chez vous. C'est la fin du festival. Sauf si, malgré tout, on continue, mais alors là, vous nous foutez la paix ! Moi je suis d'accord qu'on ne donne pas de prix, qu'on laisse le jury de côté. Mais que vous restiez quand même plutôt tranquille ! » J'ai fait ça avec Godard à ma gauche ! Ça, ça a fait quand même une certaine impression. Vous comprenez, les gens ont dit : « Ah bon ! » Et donc après, le festival ne s'est pas trop mal passé. Mais je vous rappelle qu'en 1962, j'étais du jury avec Josef von Sternberg par exemple, c'est à dire pas n'importe qui, on avait donné le prix à un film russe. Et quand on l'a annoncé, l'après-midi, dans une chambre d'hôtel, à Monsieur Frédéric Fauquex qui était Président de la Commission fédérale du cinéma, lui disant : « Voilà, Locarno donne le prix à un Russe. » « Ah », il a dit, « c'est pas possible ! Si vous faites ça, Locarno est fini ! » Et on n'a pas donné le prix au Russe ! Ce sont quand même des choses qu'il faut rappeler ! Vous comprenez, on était dans un monde très... tout le monde était nerveux, tout le monde avait peur, je ne sais pas de quoi. Enfin, je ne sais pas. Il y avait des communistes partout : « Les communistes sont là ! » Enfin, écoutez... Chaplin : les Américains l'ont foutu dehors ! C'était assez extravagant tout ça ! Et donc, en 1962, quand on avait donné le prix à un Russe, à un film magnifique, (Fauquex) avait dit non, alors on l'a donné à n'importe qui. Et en 1964, il y a eu cette histoire avec les jeunes cinéphiles... Mais après ça, ça a été assez bien parce que... et là, Freddy Landry a beaucoup travaillé : alors l'idée (du programme Cinéma & Jeunesse), c'était d'avoir des jeunes gens – qu'on appelle des cinéphiles mais je n'aime pas ces gens – enfin ces gens qui venaient, des jeunes, qui logeaient à bon marché pendant les vacances et qui avaient des séances avec les metteurs en scène. Et moi j'étais allé... enfin, j'ai vu que Milos Forman, quand il est passé au Festival de Zurich cette année (2010), il a commencé son discours en disant : « Je viens vers vous parce que je suis l'homme qui sort de la main de Freddy ! » Il a dit ça, cette année ! Parce que j'étais allé à Prague – j'allais beaucoup à Prague, j'adorais Prague, il faut bien dire. En dépit du fait que c'était communiste, mais l'école de Prague était formidable. J'y ai rencontré Milan Kundera. Ma femme venait, restait même assez souvent à Prague –, et donc quand j'étais allé là-bas, on m'avait dit : « Voilà des films pour Locarno. » J'avais vu ces films, je trouvais ça nul. Et à un moment donné, j'ai dit : « Mais il n'y aurait pas un truc... » « Ouais, il y a encore un petit film, là... » J'ai pris ce film, et c'était *L'as de pique*, voilà. Et ça, c'était la réussite de Forman ! J'étais là quand je l'ai passé (à Locarno), Forman me tenait la main. Il avait la trouille terrible. Il y a eu un petit moment, à la fin du film, quelques instants de silence avant les applaudissements. Je me rappelle quand il m'a... « Ah ! », après il était content. Enfin voilà. Donc on faisait des choses. Alors bon, c'est vrai que c'était très compliqué parce que c'était très facile de dire... on n'aimait pas beaucoup le cinéma américain. Le cinéma américain de grandes (vedettes)... qui passe partout. Mais moi j'ai fait un hommage à John Ford que je considère comme un homme superbe.

7. Cinéma suisse au Festival de Locarno

L. G. Mais, en tant que codirecteur à la fin des années 1960, est-ce que vous profitez de Locarno pour essayer de mettre en avant le cinéma suisse ? Par exemple justement, vous avez montré *La lune avec les dents*...

Alors oui, ça, c'était tout à fait au début. C'est un film que Michel Soutter a fait tout seul. Il y avait une dame¹⁰, vaguement, qui s'était occupée de ça. Et puis moi je voyais beaucoup Soutter. Il me téléphonait beaucoup... c'était un type impossible sur le plan

¹⁰ Anita Oser

téléphonique ! Ma femme disait : « Mais c'est affreux ! » J'avais des téléphones comme avec une maîtresse qui m'embêtait parce qu'il me posait mille questions. Enfin, j'avais beaucoup travaillé avec lui. Il avait fait son film, je n'ai rien fait pour son film. J'avais beaucoup pensé avec lui. J'avais trouvé ce film très fort.

L. G. *Et puis vous vous dites : « On va le montrer à Locarno » ?*

Oh oui ! J'avais passé déjà des autres films à Locarno. J'avais toujours soutenu le cinéma suisse.

L. G. *Lesquels par exemple ? Quels films ?*

J'avais passé les films de Jean-Louis Roy, et puis d'ailleurs je m'intéressais aussi au cinéma suisse allemand. J'ai passé les premiers films de...

L. G. *Oui. Fredi M. Murer...*

... Murer, et tout ça. Bon. Et là, je pensais que c'était le début de ce qu'on appelle la « nouvelle vague suisse », parce que Soutter avait fait un petit film en 16 mm qui s'appelait *Mick et Arthur* : ce sont deux types qui vont dans une villa abandonnée, les gens sont en vacances et ils s'amuse dans la piscine. C'est une espèce de comédie assez drôle qui dure 40 minutes, c'était assez joli. Et je trouvais que c'était un petit peu godardien [Freddy Buache rit]... moi je n'étais pas...

L. G. *Vous n'aimiez pas trop...*

...tout à fait godardien à cette époque. Mais enfin. Puis il fait *La lune avec les dents*. Et là, je trouve que, dans *La lune*, il y a des choses formidables. Après, ce film a mal passé parce que le type s'est suicidé, vous savez ? Bon, mais moi je l'ai passé à Locarno. Il a passé un jour, la première séance était à 15h au Kursaal. J'étais avec lui et ma femme. On était les trois au Kursaal et on buvait un café, les gens entraient. Et tout à coup...

L. G. *Est-ce qu'il y avait du monde pour venir voir un film suisse ?*

Ah oui, quand même. Les gens voulaient un peu voir de quoi ça parlait, quoi. Alors bon, puis brusquement on commence à voir que les gens sortent...

L. G. *Pendant le film ?*

Ah oui ! Tout de suite !

L. G. *Tout de suite ?*

Assez vite. D'ailleurs, Michel Soutter l'a raconté. J'avais repris ça dans mon livre sur lui. Il l'a raconté : on était les trois, on regardait... et on voyait passer les... notamment les Suisses allemands parce que, probablement, ceux qui n'ont pas très bien compris... probablement le français... je pense qu'il y avait quand même des sous-titres – oh oui, sûrement – mais je ne sais pas, il y a quelque chose qui leur a échappé. C'est un type qui est très révolté... vous avez vu le film ? Un type très révolté... Quand il se met vers la fenêtre et qu'il dit : « J'ai de la peine à respirer parce qu'il n'y a pas d'air pour les autres », ce genre de

choses, moi ça m'avait beaucoup frappé parce que ça correspondait à l'idée même qu'on vivait, nous, en Suisse. Donc ça s'est très mal passé... il a raconté ça... Bon après, tout ça... Cannes aura fait plus de choses pour le cinéma suisse que Locarno. Moi j'ai toujours fait passer beaucoup de films à Locarno mais quand même c'est à Cannes que les choses se sont passées. C'est *Charles mort ou vif* qui y a passé, puis *La salamandre*, *Les arpenteurs*, etc.

L. G. *Mais Charles mort ou vif, le film d'Alain Tanner, a reçu le Prix à Locarno !*

Oui, mais il avait passé à Cannes.

L. G. *Avant ça ?*

Oui. Il avait passé à Cannes à la Quinzaine (des réalisateurs)¹¹. Alors j'étais là, ça avait eu un grand succès. Je lui ai dit (à Alain Tanner) : « On le prend à Locarno. Je le prendrai quand même à Locarno », parce que c'était à la Quinzaine, ce n'était pas à Cannes¹². Et à Locarno, c'est vrai que j'avais mis des copains à moi dans le jury. Il y avait Ado Kyrou, enfin, des surréalistes de haut de gamme. Ça a passé tout droit, ça a bien passé. Après, vous connaissez les histoires qu'il y avait, comment est-ce qu'il fallait le passer dans les salles parce qu'il n'était pas inscrit, enfin, toute une histoire comme ça, mais bon. Non, mais il me semble que même Vinicio Beretta... Enfin moi, j'ai beaucoup fait pour le cinéma suisse, ça c'est vrai.

8. Freddy Buache et les cinéastes suisses

L. G. *Quel contact vous aviez avec les cinéastes ? Alain Tanner...*

Ah non mais c'était des amis très chers ! Non... Michel Soutter était très proche de moi parce que je le voyais beaucoup. Quand ma femme travaillait à la télé – elle a fait beaucoup de films avec lui, elle a même fait un bout de scénario avec lui. Ma femme s'appelait Marie-Magdeleine Brumagne, elle n'avait pas mon nom. Elle refusait mon nom. Ce sont des choses féminines, elle refusait mon nom. Mais elle a beaucoup travaillé avec lui...

M. P. *Elle travaillait en tant que... elle faisait quoi, quel était son travail ?*

Elle a fait des quantités de machins sur les... je ne sais pas quoi... Des dramatiques, des trucs sur des instituteurs ou je ne sais pas quoi...

L. G. *Elle écrivait des scénarios ? Elle écrivait ?*

Elle a écrit un scénario avec sa femme (?), je ne sais plus lequel. Elle avait fait ça. Moi j'avais... bon, j'ai beaucoup d'amis dans le cinéma suisse. Je crois que je n'ai que des amis d'ailleurs. Je crois, je ne suis pas sûr. Mais il y en avait deux avec lesquels j'avais des relations particulières, c'était Daniel Schmid – je ne sais pas pourquoi...

L. G. *Daniel Schmid, que vous avez rencontré où ? Comment ?*

¹¹ *Charles mort ou vif* a passé à la Semaine de la critique à Cannes, en 1969.

¹² Le film n'était effectivement pas programmé en compétition au Festival de Cannes et pouvait ainsi participer en compétition à Locarno.

Parce que c'est un type... quand j'ai vu *Cette nuit ou jamais*, j'ai dit : « Qui est ce type qui fait ça ? » Parce qu'il y avait le côté Visconti – je serai toujours un défenseur de Visconti ! Et : « Qui est ce type ? », enfin bon. Et après le deuxième film, j'ai reconnu... je ne sais pas, je l'ai rencontré très vite. Il venait à la maison. Il aimait beaucoup ma femme aussi, etc. C'est un type avec lequel j'ai eu des relations tout à fait particulières. D'ailleurs j'ai demandé aux gens de Genève, pour les 60 ans de leur Ciné-club universitaire, qu'on passe le film que Daniel Schmid a fait au Japon (*Das geschriebene Gesicht*). Car je trouve ce film absolument formidable. Et les Suisses n'ont rien compris...

L. G. *Les 60 ans du Ciné-club de Genève, c'est à venir, c'est en 2011 ?*

Oui, c'est en septembre... oh, c'est même assez... j'ai une lettre là-dessus [Freddy Buache désigne son bureau]. Ils (m')ont dit de prendre (choisir) un film¹³, pas nécessairement un film ancien. J'ai dit que j'allais faire ça parce que j'ai remarqué que personne ne connaît ce film. Vous le connaissez ? Ah non ? Vous ne le connaissez pas ? Ça, c'est incroyable !

L. G. *On va le découvrir !*

Ça, c'est incroyable !

M. P. *Je ne l'ai pas vu, moi, non...*

Mais c'est incroyable de penser ça ! C'est formidable ! Ça, c'est un film... mais enfin, c'est incroyable ! J'ai participé en France, à cause du film que « machin chouette » a fait sur moi (Michel Van Zele, *Freddy Buache, passeur du 7^e art*) ... on a été présenter ça à Paris, à Poitiers, à gauche à droite. J'ai toujours pris le film de Daniel, celui-là (*Das geschriebene Gesicht*). Les gens sont sidérés, vous comprenez ! Ce n'est pas du cinéma suisse moyen. C'est formidable ! Et puis c'est un travail extraordinaire de Renato Berta ! Et puis j'ai dit au type (du Ciné-club universitaire) de Genève... alors évidemment les étudiants me disent qu'ils ne savent absolument pas qui est Daniel Schmid. Alors j'ai dit : « Je vais passer ça ! » Il y a un problème, c'est que maintenant, la Cinémathèque, je ne sais pas où ils sont, ils déménagent à gauche et à droite... Il faut absolument que je bloque le film pour que Frédéric Maire me le sorte pour Genève. Enfin, je connais très bien le producteur, c'est Marcel Hoehn. Parce que quand même, Daniel... oui, il vient un peu après le Nouveau cinéma suisse, mais quand même ! Moi je pense que Daniel est un type extraordinaire.

9. Festival de Cannes

L. G. *Dans le fond, vous avez souvent donné de gros coups de pouce au cinéma suisse en diffusant les films ? En faisant de la diffusion ?*

Non mais enfin, ça c'est... Moi, j'ai des bonnes relations avec Cannes. J'avais des bonnes relations avec Cannes bien avant le Cannes d'aujourd'hui. Parce que Monsieur Robert Favre Le Bret habitait une maison là, au-dessus de Morges.

¹³ Le Ciné-club universitaire de Genève a fêté ses 60 ans en organisant plusieurs projections particulières d'avril à juin 2011.

M. P. *Qui était ce monsieur ?*

C'était le président de Cannes. A l'époque, le président avait des pouvoirs qui sont aujourd'hui un peu répartis. Il décidait lui-même les choses. Je le connaissais très bien. Sa femme était danseuse à l'opéra de Paris [Freddy Buache rit]. Ils habitaient là, je les voyais tout le temps. Il me téléphonait en disant : « Qu'est-ce qu'il y a comme films suisses ? » Il n'y avait pas encore Soleure. Il n'y avait pas encore cette histoire des films suisses, etc. Alors je lui disais : « Il y a ci, il y a ça... », et c'est comme ça qu'un jour, à cause d'Yves Yersin, je lui ai dit : « Je vais vous montrer *Les petites fugues*. » Je l'ai montré à Robert Favre Le Bret qui n'a pas voulu le prendre. En dépit de moi qui avais quand même des pouvoirs sur lui. « Ah non, je ne vais pas le prendre. » Je crois qu'après il l'a regretté. Et puis après, les autres types qui sont arrivés (à la tête du Festival) sont plus jeunes que moi, mais qui avaient toujours travaillé avec moi. Le patron, aujourd'hui, Thierry Frémaux, c'est un type « qui sort de moi », et puis Gilles Jacob... Moi je vais à Cannes depuis 1954, je crois. Alors cette année – je vais toujours au premier rang –, il est arrivé le premier jour, il a dit...

L. G. *Qui ?*

Thierry Frémaux. Il a dit : « Le Festival s'ouvre, il y a notre doyen ! » [Freddy Buache rit] Je lui ai dit : « Salaud ! » [il rit], parce que je ne pense pas que je suis le doyen. Encore que ! On ne sait jamais. Voilà. Je ne sais pas si j'irai encore cette année parce que j'ai trouvé que l'année dernière, ce n'était pas très bien. Mais enfin. Donc on a tout à fait fait le nécessaire pour faire venir les gens. Robert Favre Le Bret m'avait dit vingt fois de venir au jury à Cannes. Je n'ai pas voulu aller. Ça ne m'intéressait pas d'y aller. Mais Michel Soutter, peut-être pas Claude Goretta, en tout cas Alain Tanner, ils y sont venus. On a passé les films de Daniel Schmid. Enfin, à Cannes, on a tout fait ce qu'on a pu. Et puis là, je continue de faire ça. C'est moi qui ai dit, l'année passée : « Prenez donc *Socialisme* ! » Ils l'auraient pris d'avance, la question ne se posait même pas. Mais j'avais vu le film...

L. G. *...de Jean-Luc Godard.*

...à Rolle. Je leur ai dit : « *Socialisme* sera là ! » [Freddy Buache lève le poing !]

10. Les choix de programmation et le travail à la Cinémathèque

M. P. *En 1966, le Ciné-Club de Lausanne disparaît ?*

Oui parce que je n'avais pas de salle. C'était une cinémathèque sans salle. J'avais dit à la Ville : « Si vous faites un collège à gauche ou à droite, vous devez absolument faire une salle de cinéma. » Ça a été fait relativement tôt. Il y a eu un collège qui avait une salle de cinéma où je pouvais passer quelques films pour la Cinémathèque ou pour le Ciné-Club. Le Ciné-Club continuait encore son activité. Il avait quitté la Maison du Peuple, on est allé une fois au Bio, on est allé à Pully, enfin, il y avait des difficultés. Et puis il n'y avait plus beaucoup de gens pour s'occuper de la programmation du Ciné-Club parce que la Cinémathèque le remplaçait. A un moment donné, après être allé au Croix-Rouges¹⁴, la

¹⁴ « A la construction du Gymnase des Croix-Rouges, nous avons milité pour que soit organisée une salle dans ce bâtiment avec une cabine de projection, une première à Lausanne. J'y donnais la projection des films de l'Université populaire et de la Cinémathèque. C'est là

première salle de cinéma qui a été équipée dans une école, j'avais fait équiper (l'Aula de) Béthusy et j'y donnais des séances régulièrement. C'est donc là que j'ai fait « l'activité de la Cinémathèque » à travers des projections qu'on faisait à Béthusy. Alors comment je faisais les projections ? Mon idée, avant même l'arrivée du Nouveau cinéma suisse, c'était que les jeunes gens – je faisais plutôt ça pour les jeunes gens, mais ceux d'un plus grand âge pouvaient venir aussi voir les films – puissent une fois voir ce qu'était le cinéma allemand des années 1920-1930, ce qu'était le cinéma russe muet, etc. Donc j'ai fait tout un travail, si vous voulez, de découverte du cinéma à travers les films que je pouvais avoir, notamment par la Cinémathèque française. J'avais aussi des films qui me venaient de la Cinémathèque de Belgique, de la Cinémathèque de Milan, de Rome. Je faisais venir des films et le travail de la Cinémathèque, c'était, d'une part de montrer les films anciens et en même temps de faire découvrir le Nouveau cinéma qui se passait dans le monde. Car il y en avait. J'avais fait un peu avant, et j'ai refait après à Lausanne, quelque chose sur le Nouveau cinéma canadien. Il y a eu moment où le cinéma canadien avait un grand intérêt, ça m'a valu beaucoup d'ennuis : il y avait une dame qui était conseillère nationale du Jura bernois et qui disait que j'étais un type affreux, parce qu'il y a eu un moment donné – que vous n'avez probablement pas su, que vous ne connaissez pas – où le Québec voulait se séparer du Canada. Vous vous rappelez de ça ? Il y a eu beaucoup de films justement qui évoquaient la séparation québécoise, qui ressemblaient un peu à ce que faisaient en Suisse, dans le Jura, les Jurassiens qui voulaient se séparer de Berne. On disait : « Ah, il passe ces films parce que c'est... » Vous voyez ! « Ah ouais, ouais... oui, oui ! » Elle m'a beaucoup embêté cette dame, je ne me rappelle plus son nom, mais ce n'est pas important. Donc voilà, ce genre de choses. A part ça, j'ai essayé de faire venir... Alors c'est vrai, à la Cinémathèque, j'ai fait assez vite, un jour, quelque chose sur le cinéma polonais, parce que j'avais rencontré Andrzej Wajda, j'avais vu les films et j'avais fait un truc avec l'ambassade de Pologne. L'ambassadeur de Pologne était venu. Evidemment on disait : « Mais pourquoi il fait ça ? Pourquoi il passe des films polonais ? » Je voyais des attachés culturels des ambassades étrangères, polonaise, tchèque, russe, chinoise. Je les voyais et j'étais « noté » : j'ai eu tout ça dans mes fiches. Mais quand je voyais Henri Guillemin qui était l'attaché culturel de la France – je le voyais très souvent au Central à l'époque –, alors ça, ça n'était pas noté [Freddy Buache rit]. Vous voyez ça ! Et donc j'avais fait la semaine polonaise et il y avait l'ambassadeur de Pologne. Evidemment, ça avait très mal passé. Or, si vous voyez, je ne sais pas, *Génération*, enfin tout ça, ce sont des films extraordinaires, vous comprenez ? Et puis après, j'ai mis en contact – il faut quand même dire ça – j'ai quand même mis souvent en contact... j'ai essayé de faire venir les réalisateurs et de les mettre en contact avec des gens d'ici. Vous pouvez demander... si vous voulez parlez une fois de ça avec quelqu'un qui parle trop et qui dit beaucoup de choses idiotes mais qui peut dire beaucoup de choses intéressantes, c'est Francis Reusser ! Car Reusser, c'est quand même un homme... ah oui, non, mais je sais bien au-devant de quoi je vous envoie ! Reusser, vous pouvez le lui demander : qu'est-ce qu'il en a vus, des gens que je lui ai envoyés ! Des gens qui sont morts... A l'époque, je logeais ailleurs, je n'étais pas encore dans la petite maison. J'avais encore un grand appartement et donc je logeais de temps à autre des gens. Là, j'ai essayé de toujours mettre ces gens en rapport avec ceux que je soupçonnais être des gens qui allaient se manifester dans le cinéma : Alain Tanner, Michel Soutter, ils ont vu ça. Claude Goretta, c'est un peu différent parce qu'il aura eu un grand succès cinématographique avant de partir surtout sur la France et sur la télé. Mais enfin, j'ai essayé de faire que les gens viennent. Quand Jean-Luc Godard est revenu de Grenoble, il venait tout le temps à la Cinémathèque. Ce n'était pas un homme impossible. Il venait à la Cinémathèque. Après, il

que j'ai reçu Michel Simon pour la première fois», raconte Freddy Buache (mail du 08.06.2011).

venait à Montbenon. J'ai essayé de faire que les gens viennent. J'ai fait venir des producteurs, Anatole Dauman, etc. Et puis il y a des gens que j'ai fait venir mais qui ne voulaient pas que je les... Luis Buñuel est beaucoup venu à Lausanne, énormément. Personne ne l'a jamais vu parce qu'il restait avec moi et ne voulait pas... je lui disais : « Tu ne veux pas venir faire... » « Non, je n'y vais pas. » Il ne voulait pas qu'on parle de lui. Chris Marker est venu un jour et m'a dit : « Je ne veux pas que tu me montres. » Mais enfin il y avait quand même des gens qui ont rencontré d'autres gens en dehors des séances. Le travail, c'était à la fois de faire connaître ce qui n'existait pas, c'est à dire une espèce de connaissance générale du cinéma, de l'histoire du cinéma, et en même temps de montrer le cinéma tel qu'il se faisait. On a quand même montré des films, je ne sais pas, même dans les cinémas. Régulièrement, je faisais quelque chose sur les pays de l'Est. Parce qu'il y avait un autre avantage, c'est que les films des pays de l'Est ne passaient pas. Vous savez qu'il y a eu un moment donné où l'Association suisse des cinémas romands et suisses allemands a décidé de ne pas passer les films communistes. Evidemment, moi, je passais les films communistes, bien entendu ! C'était encore un autre aspect de la question. Et un jour, quand ils ont vu *Quand passent les cigognes* à Cannes, ils ont dit : « Oh, on veut les passer quand même ! » Oui, c'était des trucs comme ça ! J'ai fait quand même beaucoup de séances avec le cinéma bulgare, roumain, le cinéma russe, les films de Prague, etc. Alors on disait : « Ouais mais il ne fait que ça ! » C'était une manière de montrer des films, n'est-ce pas ? Il y avait des films bulgares magnifiques qui étaient très bien, que je passais aussi des fois à Locarno. Je ramassais des films à Locarno pour les faire venir ici. Ce sont des films que j'ai gardés. Il y a quand même à la Cinémathèque... ce que vous ne savez pas du tout, c'est que moi, j'ai quand même laissé, je ne sais pas, 50, 70'000 films à la Cinémathèque ! Tout ce qu'ils montrent à la Cinémathèque, ça vient de là ! Ça ne vient pas de chez eux. Ça vient de ce qu'ils ont ramassé là ! Alors bon... c'est tout à fait normal, mais je veux dire, évidemment, j'ai essayé de constituer quelque chose qu'on pouvait utiliser pour faire connaître un peu le cinéma. Alors évidemment, comme les films de l'Est ne passaient pas dans les salles... ne passent presque plus dans les salles – enfin, on est dans un autre monde maintenant –, c'était une façon comme une autre de faire ça... j'ai même, je crois, fait une fois une « semaine albanaise », enfin des choses... n'importe quoi, « yougoslave », parce qu'il y avait des films yougoslaves tout à fait étonnants. Enfin voilà, on a essayé de faire ça.

M. P. *Est-ce que vous étiez déjà conscient de l'importance de la conservation des bobines, ou ça n'était pas tellement encore à l'époque...*

Oui, alors moi, j'ai... Il y a, à la Cinémathèque, des spécialistes de la conservation. Je ne le suis pas. Moi, je préfère un film gratté, qui n'est pas bien... je préfère le voir, que de ne pas le voir parce qu'il est gratté. Mais c'est un autre point de vue. D'ailleurs dans le film que le type a fait sur moi (*Freddy Buache, passeur du 7^e art*, de Michel Van Zele), il y a quand même une phrase de Jean-Luc Godard qui dit : « C'est parce qu'ils ont gardé les films que monsieur machin fait des dvd ! » Pour avoir des dvd, il faut quand même avoir des films ! Il ne faut pas oublier ce genre de détails ! Donc voilà.

11. Situation financière et emplacement de la Cinémathèque ; le cas du Ciné journal suisse

M. P. *Est-ce qu'on peut revenir sur la situation financière de la Cinémathèque ?*

Mais elle a été mauvaise ! Horrible !

M. P. *Justement oui, mais à partir du moment où, en 1958, l'article constitutionnel a été accepté, des subventions de la Confédération arrivent quand même ?*

Oui mais petites. Très petites. C'était 60'000 francs la première fois. Après, c'était 5'000 francs de plus. Parce qu'avant que je vienne à Montbenon, j'avais des films partout. Moi j'avais des films... on m'envoyait des films, je recevais des films. Il fallait que je les mette de côté, que je les mette quelque part. La Ville avait peur et notamment pour les films anciens, d'avant 1952, qui étaient nitrates. Alors j'ai mis des films, je pense, dans 25 endroits à Lausanne ! Et puis un jour, on me dit : « Vous n'allez pas recevoir le Ciné-Journal suisse. » Voilà qui est intéressant ! J'ai dit : « Pourquoi ? » « Ah, parce qu'on n'est pas sûr de vous. » « Ah, pourquoi ? » « Ah, parce que vous pourriez le vendre à Moscou ! »

L. G. *Mais oui !*

« Ah bon ! » Et il se trouve que j'avais passé un jour – parce que j'avais déjà ramassé du Ciné-journal suisse à gauche et à droite, j'en avais – j'avais donné un jour à Richard Dindo (les images d') un militaire suisse, dans le Ciné-Journal, qui était au bout d'un tunnel... c'est un flash comme ça, et ils ont dit : « Ah, mais ça vient de là ! » Bref. Et un jour sont arrivés – je n'étais de loin pas encore à Montbenon – trois colonels qui m'ont dit : « Nous sommes en train de mettre en place au-dessus de Thoune l'organisation du Ciné-Journal suisse que nous allons conserver dans des blockhouses qu'on est en train de construire. »

L. G. *C'était quand ça ? Dans les années...*

C'était... j'étais encore à la cathédrale.

M. P. *...années 1970.*

« Ah », j'ai dit, « dans ces conditions, merci, au revoir messieurs ! » J'ai pris un train, je suis allé à Berne où j'ai vu le patron du cinéma – le type qui m'avait parlé à Locarno, qui m'avait pris sur l'épaule pour le film... – et je lui dis : « Si je ne reçois pas le Ciné-Journal suisse, je boucle la Cinémathèque. Pffit ! Je ne réponds plus à rien, c'est bouclé. »

L. G. *« Je n'entre pas en matière. »*

Parce que j'avais déjà eu une idée... mais vous voyez, ce sont de drôles de trucs quand même... Un jour la municipalité de La Chaux-de-Fonds – c'était une municipalité socialiste, des socialistes d'ailleurs assez à gauche – me dit : « On crée à La Chaux-de-Fonds un nouveau gymnase. Ce nouveau gymnase, on peut lui faire une annexe et on pourrait y mettre la Cinémathèque. » Je monte à La Chaux-de-Fonds, je les vois, je vois le truc et je dis : « On pourrait mettre la Cinémathèque là-haut. » Parce que j'avais des difficultés, ici. Je n'avais pas d'argent. Et puis j'ai dit : « On va y réfléchir, il y aurait en effet quelque chose à faire. » Et puis un matin, pas longtemps après, je reviens de La Chaux-de-Fonds, je reçois un coup de téléphone et c'était le syndic de Lausanne, celui qui était devenu président de la Confédération...

L. G. *Jean-Pascal Delamuraz ?*

Non, avant.

L. G. et M. P. *Georges-André Chevallaz ?*

Georges-André Chevallaz ! Chevallaz que je connaissais bien puisque je l'avais vu à Belles Lettres. Alors il me dit : « Voulez-vous descendre ! » Tac, je descends. Il me dit : « Qu'est-ce que j'ai entendu hier ? [Freddy Buache rit.] J'étais... » – je ne sais pas où, à un endroit où se réunissaient les directeurs des villes suisses – « ...il y a cette idée de monter à La Chaux-de-Fonds ? »

L. G. « *Pas question !* »

« Pas question ! » J'ai dit : « Ecoutez, c'était une idée comme ça. » « Non, on fera tout ce qu'on... etc., ici. Mais c'est ici que ça se passe ! » Parce qu'il y avait eu déjà des demandes pour prendre la Cinémathèque à l'Ecole polytechnique fédérale. Ça a été une première idée.

L. G. *Mais la Ville de Lausanne vous a toujours soutenu financièrement ?*

Oui, alors. Chevallaz m'a toujours soutenu. Mais parce que j'avais des... on était, c'était très mal organisé, je n'avais pas d'eau, c'était affreux ! Je reviens à l'histoire : j'avais 25 endroits où je mettais (les films). Et à ce moment-là, je dis à Berne : « Je bouclerai tout si vous ne me donnez pas le Ciné-Journal, ça ne sert à rien d'avoir une Cinémathèque ! » Ça a été une longue histoire. Je ne vous passerai pas les détails de ça. Ça a été une histoire incroyable, vous ne pouvez pas imaginer ça ! Parce qu'il faut savoir que le Ciné-Journal suisse, créé le 1^{er} août 1940, toutes les salles de cinéma de Suisse ont l'obligation de le passer. Mais en 1945, à la fin de la Guerre, les salles de Suisse allemande ont l'obligation de le passer et les salles romandes n'ont plus l'obligation de le passer. Donc les salles suisses allemandes ont dit : « Nous, on a toujours passé les films du Ciné-Journal, donc on en est propriétaire en raison du nombre de locations qu'on aura faites. » Au type, je lui disais : « C'est parce que vous allez prendre tous les jours un plat dans un endroit que vous êtes patron de l'endroit ? » « Oui mais nous, c'est autre chose. » On a eu une histoire sans nom ! Et un jour, toujours ce même type – je vous dirai son nom plus tard – m'a dit : « C'est une histoire dont on ne sortira plus jamais. Je vous envoie le Ciné-Journal suisse ! » Il m'a envoyé le Ciné-Journal suisse. Quand j'ai su que je l'avais, j'avais demandé à la Ville des locaux qu'elle m'avait donnés au bas du (chemin du) Calvaire. On m'a dit : « Vous recevrez le Ciné-Journal suisse, vous avez l'obligation de prendre un employé du Ciné-journal suisse que vous devrez payer – mais j'étais sans argent ! – parce que c'est un type dont on ne peut plus rien faire alors il faut le prendre. » Un matin, le premier camion arrive. Je dis au type : « C'est un drôle de camion qui m'amène le Ciné-Journal ! » Il me dit : « Ouais, c'est un camion militaire. » Je lui dis : « C'est quoi ce camion militaire qui m'amène le Ciné-Journal ? » Il me dit : « Moi, je ne suis rien du tout, je suis le chauffeur de Monsieur Hans Hürlimann – conseiller fédéral. Monsieur Hürlimann m'a dit : “Prenez ce camion, ramassez tout ça, envoyez ça à Lausanne !” » J'ai ramassé tous ces films que j'ai mis de côté, j'ai ramassé le type que j'ai quand même payé [Laurence rit], qui a commencé à... qui a travailler avec moi. On a mis en ordre le Ciné-Journal suisse. Et Monsieur Hervé Dumont a revendu tout ça à la Télévision pour quelques millions ! [Il parle avec virulence !] Hein, hé !! Vous savez ça ?

M. P. *Oui, oui.*

Quand même ! Ouais ouais, quand même ! Ce sont quand même des choses que... Et bon, c'était venu par un type, comme ça, qui a fait trois ou quatre voyages à Berne pour

ramener tout ça. On avait tout ramené. J'ai tout ramené du Ciné-Journal.

12. Emplacement de la Cinémathèque : Penthaz

Et donc, à ce moment-là, je me suis dit : « Je n'ai pas d'endroit pour mettre mes films, je vais trouver un endroit. » J'ai commencé à prendre les routes du pays de Vaud pour aller voir où je pourrais trouver un endroit. Après que j'aie été voir des porcheries, n'importe quoi un peu partout, un jour Albert Mermoud, qui était devenu mon président, Mermoud de la Guilde, me dit : « Tu devrais aller voir, il y a un type qui fait les reliures des livres... » Les livres de la Guilde étaient reliés. C'était un relieur industriel, une grosse organisation. Il dit : « Il y a un grand truc là-bas, tu devrais aller voir ça. » Je vais voir ça, je vois que ce type avait des grands endroits où il avait des cartons, des choses comme ça. C'était Penthaz ! Alors je me dis : « Je peux prendre ça, je vois que je pourrai mettre en bas tous les films, je pourrai m'organiser. Je verrai pour avoir un peu d'argent à gauche ou droite, notamment de Pro Helvetia. Je peux organiser ça. » Alors je vois le type et je lui ai dit : « Je peux vous l'acheter ! » On va là-bas et je lui dis : « Il faut me dire combien je vous dois pour ça. » Il me dit : « Deux millions. » Or, il se trouve que j'étais très copain avec le directeur du Crédit Foncier à qui j'avais dit : « Si je fais un truc comme ça, est-ce que tu peux me donner l'argent ? » Il m'avait dit : « Pas de problème, tu n'as qu'à venir, je te donne tout de suite tes deux millions. Pas de problème. Tu entres, tu signes ton papier, je te donne l'argent. » Alors j'ai dit au type : « Je vous l'achète. » Et il me dit : « Rendez-vous la semaine prochaine. » La semaine suivante – j'avais prévenu le Crédit Foncier –, il arrive, il me dit : « Il y a un petit problème : la Migros s'intéresse aussi [Freddy Buache rit] à cet endroit. » « Oh ! », je lui dis, « écoutez, la Migros va vous mettre 250'000 francs de plus et ce sera gagné. Moi, c'est foutu ! » Eh bien ce type qui avait 80 ans, même peut-être un peu plus, m'a dit : « Moi, je vous ai entendu souvent à Béthusy pour présenter les films, je trouve que vous faites un boulot formidable. La Migros, on ne s'en occupe pas, vous me donnez vos deux millions, vous ramassez ça. » Je suis arrivé, je suis passé au Crédit Foncier, j'ai ramassé les deux millions, je les lui ai donnés tout de suite. Et après, je disais à Jean-Pascal Delamuraz : « Eh ! Quand je reçois la subvention fédérale, qu'est-ce que je fais ? Je paie les intérêts [il rit] de mes deux millions ! » Eh oui ! J'ai fait ça tout le temps ! Et je lui ai dit : « C'est pas normal ! » J'allais boire des verres, manger des fondues avec lui, j'allais à Berne et je lui ai dit : « Tu dois absolument me sortir de cette affaire ! » Vous ne croirez pas ce qu'il m'a dit ? Il m'a dit : « Tu sais, la Cinémathèque, c'est un truc très compliqué à cause de toi... » – c'était un vieux copain à moi, depuis longtemps –, « tu comprends, il y a des types qui râlent contre toi ou je ne sais pas quoi. Et j'ai remarqué qu'ils font toujours passer les papiers qui peuvent concerner la Cinémathèque au-dessous des piles. C'est toujours au-dessous des piles, ça ne monte jamais. » Je lui ai dit : « Tu es conseiller... » – il était président de la Confédération ! Je lui ai dit : « Quand même, tu devrais faire monter les piles, un peu ! » Mais il m'a toujours dit : « Mon pauvre ami... » Pourtant il est venu avec le Conseil fédéral, avec les ambassadeurs, on a fait un tas de trucs, mais on n'a jamais réussi à faire monter la subvention aussi haut qu'on voulait. Aujourd'hui, c'est un vrai bonheur, vous comprenez ?

M. P. *La situation s'est résolue quand la Confédération a racheté Penthaz ? C'est ça ? C'est à ce moment-là ?*

Oui, moi j'ai monté ça. Ça nous avait coûté quand même assez cher parce que... Vous avez vu Penthaz, maintenant ?

M. P. *Je travaille à Penthaz.*

Vous voyez, en bas ? Tous ces trucs, il a fallu monter ça. J'avais un gars qui s'est occupé de ça, aller voir un peu partout où il y avait des trucs de télé, déposer des films et tout. Il fallait monter tout ça. Je ne comprends pas pourquoi ils déménagent ça. Mais enfin, c'est un autre problème. Ça, c'est son problème, à Frédéric Maire. D'autre part, les gens de Berne ont pris en main tout ça. C'est tout à fait un autre monde. Mais quand même, il faut bien savoir qu'on a vécu de rien. Moi, je n'ai vécu de rien du tout. Mais ça ne fait rien, je trouvais ça formidable. Ça gênait tout le temps les gens, il y a quelque chose qui gênait. Je pense qu'il y avait un vieux truc de la Guerre froide, je ne sais pas. « Ce n'est pas un type... » J'ai vu mes fiches. Ma femme aussi. Elle s'était occupée de la Guerre d'Algérie, vous voyez ça ? Alors... Pas moi. Moi, je n'ai jamais touché tout ça. Encore que j'ai vu tous les types, en même temps [il rit.] Elle a été dans les maquis, et tout ça, elle était du groupe de Jeanson. Tout ça était noté évidemment au quart de poil. (Un jour) elle m'a dit : « On est suivi, etc. » J'ai dit : « En Suisse ? C'est pas vrai. » Tout ça était vrai ! J'ai eu, je ne sais pas, 120 machins dans (mes fiches), des choses absolument fausses, complètement fausses, qui n'avaient aucun rapport avec rien, mais bon, il y avait des gens qui avaient vu ça, je ne sais pas.

13. Les commissions à Berne ou Dépôt à la Cinémathèque des films subventionnés par la Confédération

L. G. *J'aimerais bien qu'on parle encore de ce que vous avez fait à Berne. Vous avez travaillé dans les commissions ?*

Il se trouve qu'au moment de la décision de la loi... la loi arrive, et donc il y a à ce moment-là la possibilité de donner une aide soit sur des projets, soit sur des films qui sont faits. Des primes à la qualité. Alors tout de suite, on organise ce genre de choses.

L. G. *Qui organise ça ?*

C'était la commission de Berne. Je pense qu'à l'époque, c'était peut-être... comment il s'appelait ? Un type qui avait été à la télé avant. Enfin, c'était l'époque où c'était le conseiller fédéral tessinois (Nello Celio) qui organisait ça. Il fallait mettre en place un système de gens qui allaient prendre des décisions pour donner de l'argent. Donc je suis arrivé là, il y avait des Suisses allemands et des Suisses romands. La première année, je ne me rappelle plus, je pense qu'il devait y avoir Alain Tanner, parce qu'il avait beaucoup bataillé pour le cinéma. Moi j'étais là parce que je représentais la Cinémathèque. Voilà : un homme qui s'intéresse au cinéma. Et puis il me semble qu'à un moment donné, il y avait Martin Schlappner, enfin, des types suisses allemands de la critique ou des gens comme ça. Et puis un ou deux cinéastes, enfin des types comme ça. On avait quatre ans puis je crois qu'on pouvait refaire quatre ans pour doubler la mise. Alors on pouvait faire huit ans en étant là.

L. G. *A la Commission.*

Alors j'ai fait ces huit ans et après j'ai quitté, si vous voulez, ce conseil. Mais en dehors de ça, j'étais entré au conseil de fondation de Pro Helvetia. Pro Helvetia était représenté dans la Commission, notamment par son directeur, Monsieur Luc Boissonnas, un Genevois habitant Zurich. Il me dit : « Ecoute, toi tu connais la manœuvre, tu es déjà passé là plusieurs fois, je t'invite pour nous représenter, Pro Helvetia ! » Donc je me retrouve dans la même

Commission d'experts mais pour représenter Pro Helvetia et j'y ai fait, je crois, encore huit ans ! [Freddy Buache rit] Ce qui faisait dire à des gens, notamment de l'autre côté de la Sarine, que Monsieur Boissonnas, qui était genevois, et moi, on faisait tout ce qu'on pouvait pour manipuler les gens de la Commission. Car en effet, à un moment donné, j'ai demandé que tous les films soient déposés à la Cinémathèque. Non seulement qu'on donne de l'argent pour tirer une copie mais qu'on dépose le film à la Cinémathèque.

L. G. *Les films suisses ?*

Alors là ils disaient : « Ouais ben non ! » Alors « on » a répondu : « Non, on va donner ça à Schul- und Volkskino¹⁵ qui est mieux équipé que vous pour... » « Ah, écoutez non, vous n'allez pas faire ça ! » Alors il y a eu des histoires sans nom !

M. P. *Mais qui finançait le tirage de la copie à déposer à la Cinémathèque ?*¹⁶

Il y avait de l'argent pour ça.

M. P. *C'était Berne qui finançait ça ?*

Oui, oui.

M. P. *Ah, ok. Et c'est vous qui avez eu l'idée de...*

Oui. Après, je disais : « Mais vous n'allez quand même pas donner ça à Schul- und Volkskino ? » C'était un truc qui distribuait des cassettes à l'époque, ils avaient découvert un petit peu la cassette, ce n'était plus le cinéma mais c'était un peu la cassette...

L. G. *C'était des distributeurs ? [Le cinéma populaire, répond Marthe]*

Ce type avait inventé un ordinateur, c'était un des premiers ordinateurs de Berne, il était grand comme cette chambre. C'était incroyable [Freddy Buache rit] ! Enfin, finalement on s'est battu comme des lions pour garder ça. Et finalement aujourd'hui... j'étais encore là quand on a fait ça : tous les films qui entrent en Suisse et qui passent dans les cinémas sont déposés à la Cinémathèque ; les films soutenus par des aides sont aussi déposés à la Cinémathèque. Ça s'est fait, mais ça a été une longue histoire !

M. P. *J'ai cru comprendre que dans beaucoup de cas, les cinéastes suisses n'avaient pas d'argent pour tirer cette fameuse copie à déposer à la Cinémathèque suisse et qu'il y en a beaucoup qui ne l'ont pas fait.*

Peut-être qu'au début il n'y avait pas encore ça, mais aujourd'hui ils le font. Aujourd'hui c'est fait, absolument.

¹⁵ Le Schweizer Schul- und Volkskino (SSVK), en français le Cinéma scolaire et populaire suisse (CSPS), organisme sis à Berne et qui louait des films 16 mm en Suisse, surtout à des fins pédagogiques.

¹⁶ Quand un film suisse recevait une prime, il y avait, dans le montant octroyé, l'argent pour tirer la copie à déposer à la Cinémathèque. Normalement donc, tous les films suisses primés doivent y être.

M. P. *Et ce n'est pas à eux de prendre ça en charge, financièrement ?*

Non, pas du tout ! Aujourd'hui c'est tout à fait comme ça : tous les films qui reçoivent une aide sont tirés.

14. Critères d'attribution des primes au sein de la Commission de Berne

M. P. *Est-ce que vous pourriez nous décrire concrètement comment se passait une session de cette Commission des primes ?*

On voyait les films. C'est pour ça que j'ai dit oui, à Luc Boissonnas. D'abord parce que c'était un vieil ami à moi, mais pour moi, c'était une façon comme une autre (de voir les films) : trois fois par année, j'allais une semaine à Berne où je me tapais tout le cinéma suisse. Donc j'ai tout vu. Pour moi c'était très important de faire ça. En plus j'y étais ou bien avec Alain Tanner, ou bien avec Freddy Landry, ou bien assez longtemps avec Nicolas Bouvier – j'étais très copain de Bouvier depuis longtemps. Et puis il y avait Martin Schlappner qui est resté je ne sais plus combien de temps – il doit aussi être resté assez longtemps. Il y avait des Tessinois, des gens de Zurich. C'était très bien. C'était des visionnements. Donc on visionnait et puis on se réunissait un après-midi à la fin en disant : « On a vu ci, ça. Ça, ça va. Ça, ça ne va pas. » Et puis on discutait le coup...

M. P. *Selon quels critères ?*

...et là, je pense qu'à cause de Luc Boissonnas – que je vois encore parce qu'il y a longtemps qu'il a pris sa retraite, il habite à Zurich mais il habite aussi à la Tour-de-Peilz... que je vois l'été – je pense qu'on avait, je ne sais pas... c'était un homme aussi qui était un spécialiste de la peinture... je pense qu'on parlait plus que les autres [Freddy Buache rit]. Je pense qu'on donnait des indications et que les types ne devaient pas prendre la parole pour dire le contraire...

L. G. *Quels étaient les critères ?*

...je pense, parce qu'à un moment donné, j'avais un peu organisé les choses avec Luc Boissonnas et on avait dit – d'ailleurs ça doit avoir été dit quelque part mais je ne sais pas où – que la Cinémathèque et Pro Helvetia étaient en train de mettre la main sur le cinéma suisse ! C'était avant Swiss Films et tout ça. Ça n'avait rien de pareil. Donc oui, je pense que... – il faudrait une fois que je lui demande – les autres étaient un peu gênés par nous. Et puis moi j'étais une grande gueule, il faut bien le dire, là, pour parler des films. Je disais : « Oui ! Non ! Baf ! »

L. G. *C'était quoi vos critères de décision ?*

Mais quand même... par exemple, au début de ça, il y avait déjà *L'exécution du traître à la patrie*. On a donné 50'000 francs à Richard Dindo. Et quoi ? Le lendemain, les professeurs de l'Université de Berne sortent et disent : « On ne donne plus de cours. C'est un scandale ! On donne de l'argent au *Traître à la patrie* ! » Vous vous rappelez de ça ? C'est ce genre de trucs. Voilà ! [Freddy Buache rit] Et d'ailleurs, Dindo m'a dit qu'il ne les a jamais reçus !

M. P. *Finalemement ?*

Il y a eu des histoires sans nom ! « Pourquoi vous donnez ça ? » Mais enfin quand même, c'est incroyable quand on pense à ça, à ce film ! Ce film avait évidemment l'avantage de dire des choses. Dire des choses qui n'étaient pas très joyeuses, il faut bien le dire. Mais enfin quand même ! Ce n'est pas la fin du monde. Eh bien je crois qu'il m'a dit que finalement il n'a jamais reçus, ces 50'000 francs.

M. P. *C'est possible. Mais en l'occurrence, quels étaient vos critères ? Parce qu'on a l'impression que c'était assez subjectif : « J'aime. Je n'aime pas. »*

Mais enfin, moi je vois bien ce qui est bien comme film, ce qui n'est pas bien...

M. P. *Formellement ?*

Mais enfin, chacun son goût. Si vous n'aimez pas ça et moi j'aime, c'est chacun ses goûts. Ce sont des goûts, voilà ! Moi je vais encore voir tous les films, là. Je vois une bande de cons qui regardent des conneries terrifiantes, hein ! Mais terrifiantes ! [Freddy Buache hausse le ton] Moi je fous le camp parce que je trouve ça bête. S'ils trouvent ça bien puis qu'ils écrivent un papier dans *Le Temps*, très bien, qu'ils le fassent. Ça ne me gêne pas, c'est leur problème. On voit bien si c'est bien ou pas bien, quand même ! Quand même ! Quand même !! [Il lève les mains au ciel] Non ? Vous ne croyez pas ?

M. P. *Je ne sais pas... Mais vous deviez probablement justifier vos choix ?*

C'est impossible de dire : « Il y a... », je ne sais pas... « un parallèle... » Mais enfin, c'est bien ou ce n'est pas bien. On peut voir ça après trois minutes. Je peux vous dire si un film est bien tout de suite. On voit ça tout de suite. Je vois déjà comment c'est fait, et puis j'attends le premier mot, parce que les mots, ça peut être utile. Après vous pouvez foutre le camp, ça n'a aucun intérêt. Ça n'a aucun intérêt ! Mais on voit bien ça, quand même ! A l'époque, on voyait bien que Richard Dindo – ça n'a pas toujours été le cas après, mais au début – faisait des choses qui avaient un certain intérêt. Il ne me semble pas qu'il y a eu de grandes batailles de gens qui ont défendu... il est possible que moi, j'aie défendu des films qui passaient un peu inaperçus des autres. Par exemple – c'est peut-être un film que vous n'avez jamais vu –, il y avait un type qui avait fait un film assez curieux. Je crois qu'il n'a plus jamais fait de film. Après il l'a coupé d'ailleurs... C'est un film qui n'est jamais sorti dans les salles, il me semble. C'était l'histoire d'un type qui vendait quelque chose en passant dans les épiceries ou dans les pharmacies, je ne sais pas, et il se promenait dans les vallées lointaines vers Glaris ou je ne sais où. Le soir, il restait dans un hôtel, il s'emmerdait, il buvait des bières, et le lendemain, il reprenait sa voiture et repartait représenter des choses. Là, il y avait une suissitude absolument formidable ! [Freddy Buache lève les mains au ciel] For-midable ! C'était un film formidable !

L. G. *C'est quoi pour vous, la suissitude ?*

Le type qui s'emmerde ! [On rit] Il ne se passe rien. Même pas neurasthénique, une espèce de rien. Et ça, c'était assez extraordinairement fait. Il prenait sa bagnole puis il traînait, comme ça.

L. G. *Vous l'avez primé ?*

Je me rappelle de ce film comme ça. Je m'en rappelle parce que là, je l'avais défendu. J'avais dit : « Tiens ! Ça c'est... » Mais je crois que le type n'a plus jamais fait de films après. Non, mais autrement, je crois qu'il n'y avait pas de batailles. Je ne sais pas, avec Nicolas Bouvier... Bouvier savait dire des choses très bien. Les Suisses allemands, il faut bien dire, n'étaient pas dans le coup, là, pas trop.

15. Journées cinématographiques de Soleure

L. G. *A propos de Suisses allemands, avant de conclure, j'aimerais bien savoir si vous avez eu des liens avec Soleure ?*

Oui alors, j'ai été beaucoup à Soleure. Avant même...

L. G. *Les débuts du festival ? On vous a contacté ?*

Oui, j'ai été au début. J'étais là, j'étais avec les types, je les connaissais bien. Il y en a un qui est mort. D'autres sont morts déjà...

L. G. *Vous avez fait quoi aux débuts de Soleure ?*

A Soleure... oui mais c'était un peu différent d'aujourd'hui parce que dans le cinéma suisse, il n'y avait pas toutes les coproductions. Vous savez, aujourd'hui vous passez aussi des coproductions à Soleure... « une coproduction suisse ». Alors il y a des types qui viennent de Yougoslavie ou de je ne sais où, qui ont fait des films qui passent à Soleure. En plus, Soleure est devenu un peu une présentation du cinéma suisse pour que les gens qui veulent voir le cinéma suisse puissent le voir assez vite dans ce cadre-là, pour aller éventuellement à Berlin, pour aller à Cannes, etc. Il y a des patrons de cinéma qui viennent. Et puis enfin Soleure s'est très étendu. Mais moi j'y ai encore de bonnes relations, je connais bien le garçon qui s'en occupe (Ivo Kummer). Il m'a demandé cette année de faire un truc avec Jean-Luc Godard. Je suis descendu à Rolle et j'ai dit à Jean-Luc : « Soleure veut faire un truc sur toi. » Il m'a dit : « Bof ! Ecoute, ça m'emmerde, ça ne m'intéresse pas. » Et j'ai dit au type : « Ecoute, je crois qu'il ne veut pas venir, etc. » Il m'a dit : « On va essayer de passer Ruth Waldburger. » C'est Ruth qui remplace Jean-Luc. Jean-Luc ne veut pas y aller, il ne veut pas s'intéresser à ça, il a tout à fait raison à mon avis.

M. P. *Mais on a l'impression que les relations avec la Suisse allemande étaient très tendues, et paradoxalement, vous avez quand même eu des bonnes relations avec Soleure et les organisateurs du festival ?*

Ah oui, beaucoup. Oui, oui, beaucoup. Comment il s'appelle ? Enfin je ne me rappelle plus bien les noms. Non mais je les connaissais bien. D'ailleurs je faisais la présentation de la presse de Soleure à la Cinémathèque. J'ai fait ça longtemps.

16. Perspectives

L. G. *Pendant toute votre vie active, vous avez été une sorte d'emblème pour le cinéma suisse, en tout cas en Romandie. Quel est votre regard sur toute cette longue période ?*

Ecoutez, je suis très content d'avoir fait ce que j'ai fait. J'aurais peut-être pu le faire beaucoup mieux mais ça c'est une autre affaire, je n'en sais rien. J'ai fait ce que je pouvais avec les moyens que j'avais. J'avais des moyens très faibles et surtout je pense – j'avais dit ça dans le livre, cette conversation qu'on avait faite avec Christophe Gallaz et Jean-François Amiguet¹⁷... c'est ça que je voulais dire : je suis arrivé en 1945 dans le cinéma en Suisse, le cinéma qui ne suscitait aucun intérêt ! Ça peut vous paraître étrange à vous aujourd'hui, mais à l'époque, vraiment, les gens ne s'intéressaient pas à ça. Pas du tout. Il a fallu qu'ils voient un jour des films allemands, qui est Fritz Lang, qui est Murnau, pour dire : « Tiens ! Quand même, ça ressemble à quelque chose. » Il a fallu qu'un jour ils voient les films, je ne sais pas, de Renoir, etc, – je veux dire les Renoir d'avant 1939 – pour se dire quand même qu'il y avait quelque chose qui était en rapport avec la culture, n'est-ce pas ? Moi je ne crois pas tellement à la culture parce que je crois que les choses se font comme ça. Mais il me semble quand même que là, on parlait vraiment de rien... d'ailleurs, on n'avait rien derrière nous, pas d'argent non plus... Une espèce de sensibilité du peuple qui disait : « Quand même le cinéma ça devrait dire des choses, ça pourrait dire des choses de la Suisse. » Il me semble qu'Alain Tanner a su bien le faire, les premiers films de Richard Dindo sont tout à fait impeccables, ce qu'a fait Fredi M. Murer aussi, etc. Ce sont des gens qui ont posé des problèmes. Et puis même des films qui seront plutôt très publics : le film de Rolf Lyssy par exemple, ça avait du succès. C'est un film suisse quand même. Ça raconte des choses.

L. G. Les Faiseurs de Suisse ?

Oui, c'est ça. Ça raconte quand même des choses, ça dit que les Napolitaines mettent du linge sur la fenêtre, etc. Moi je pense que le cinéma aujourd'hui – enfin, je dis le cinéma, mais évidemment c'est la télévision –, ça a quand même un sens. Alors la télévision, c'est pire que tout, ça s'imprime dans l'esprit des gens. Internet... Je ne sais pas où on va, je ne vous donnerai pas mon idée là-dessus, mais il me semble que la situation de l'humanité aujourd'hui, avec ses moyens de communications énormes, rapides, etc., et qui font que les gens ne s'intéressent absolument plus aux choses importantes, on en verra le résultat le jour où on votera pour Nicolas Sarkozy en France et on verra que Jean-Marie Le Pen prend du pouvoir. Voilà, c'est ça qu'on verra !

L. G. *Freddy Buache, merci beaucoup !* [On rit]

¹⁷ *Freddy Buache. Derrière l'écran. Entretiens avec Christophe Gallaz et Jean-François Amiguet*, Editions Payot Lausanne, 1995. Rééd. L'Age d'Homme, 2009.